

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1053 — 16 Juin 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



S. M. LA REINE DE HOLLANDE

DÉCÉDÉE A LA HAYE

Dessin de M. Edmond Morin, d'après une épreuve de M. Verneer, photographe du roi des Pays-Bas.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos Gravures : S. M. la reine de Hollande; — la Guerre; — l'Exposition de 1878; — le Roi de Lahore. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Salon de 1877, par Olivier Merson. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Recréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Solutions d'Écneq et de Rébus.

GRAVURES : La reine de Hollande. — Campement du 4^e bataillon du régiment de Chersonèse. — Parc des équipages et des bagages de la 33^e division, sous l'église. — Chanteurs précédant un détachement de cosaques. — Le Printemps et la Rosée, tableau. — Fugitifs, tableau. — Etat actuel de l'une des grandes salles latérales du Champ-de-Mars. — Le Roi de Lahore à l'Opéra (3 gravures). — Echecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

Il fut un temps, qui n'est pas bien loin de nous, où les comédiens étaient considérés comme de simples vagabonds.

Il fallait avoir foulé aux pieds les préjugés ou être une très-grande dame pour oser entretenir un commerce d'amitié avec un histrion.

Bachaumont, l'ancien, racontant la représentation d'adieu d'un artiste des Français, dit que le bénéficiaire avait beaucoup d'âme et de talent, qu'il excellait dans le genre noble et que le public perdait fort à la retraite de cet honnête homme, estimé de toute la ville et adoré de ses camarades. Il ajoute que le roi lui avait accordé une pension de 1,400 livres, et que la retraite de l'artiste serait dorée, parce qu'outre ce qu'il avait pu gagner en jouant la comédie, sa fortune patrimoniale était convenable.

Après cet éloge bien senti, l'observateur ajoute cette réflexion à laquelle on ne s'attend pas : « Il était, du reste, de bonne famille; son père avait eu une charge au conseil de Dijon, et lui avait été avocat, puis secrétaire des aides. Ce fut la vocation qui le poussa à quitter sa charge pour une condition si vile et tomber aussi bas. »

Quelques observateurs modernes ont insinué que le mépris dans lequel la société tenait jadis les comédiens était un mal nécessaire qui fortifiait leur talent et entretenait en eux cette fièvre irritante sans laquelle l'artiste ne peut rendre complète l'expression des passions humaines.

Ceci est une thèse aussi soutenable qu'une autre.

D'autres ont ajouté que les ronces dont le métier était entouré ne permettaient qu'à ceux qui avaient la vraie vocation de franchir le formidable pas.

C'est encore une thèse.

Enfin d'autres ont prétendu, et non pas sans raison, que l'entrée du comédien dans la société lui avait été fort nuisible. De même qu'il n'y a pas de dieu pour son valet de chambre, il n'y a pas de héros sortable si on lui a vu monter sa garde et faire un cent de domino au café voisin.

Il est certain qu'aujourd'hui bien des jeunes gens entrent au théâtre comme ils entreraient chez un huissier; autrefois ils y auraient regardé à deux fois; bien des mamans, d'ailleurs, n'aimeraient pas à avoir des enfants excommuniés. Puis, certains qui pensent librement et se feraient volontiers enterrer civilement, seraient désolés et furieux de ne pas aller en terre sainte par ordre de l'archevêque de Paris.

Enfin, aujourd'hui, la société a fait la paix avec la compagnie, au grand honneur de l'une et de l'autre.

Un comédien peut s'il le veut, et même s'il ne le veut pas, payer les impôts, verser son sang pour la patrie.

Il pourrait même, si cela lui convenait, poser

sa candidature à toutes les élections possibles, et j'en connais beaucoup qui feraient des députés très-convenables. Je pense même que M. Maubant, pour ne pas le nommer, serait un sénateur fort distingué physiquement et moralement; politiquement, je l'ignore, n'ayant jamais cherché à démêler les opinions de ce digne et éminent artiste.

Bref, personne, que je sache, ne trouve mauvais que les artistes dramatiques ou lyriques aillent déposer leur vote; ceci est bien convenu. Eh bien! voilà qu'on vient leur contester le droit d'avoir une opinion; c'est plus qu'injuste, c'est ridicule.

Et pourtant vous allez voir qu'on va faire une campagne sur ce terrain mal choisi. Déjà plusieurs journaux ont mis au jour l'affaire Coquelin.

Ils parlent de l'affaire Coquelin comme du crime de Lyon ou de l'affaire de la veuve Gras.

L'affaire Coquelin n'a pourtant rien de tragique; l'excellentissime comédien est, paraît-il, l'ami de M. Gambetta et ne s'en cache point; voilà son crime.

C'est très-grave, mais enfin sa position est encore meilleure que celle de ce monsieur de Marseille qui a coupé sa mère en morceaux.

Je n'aime pas à fourrer mon nez dans les choses de la politique, mais j'aime fort Coquelin au théâtre et à la ville, et j'aurai vraiment beaucoup de chagrin si on le guillotine.

Vous savez qu'au fond, ces républicains ne sont pas aussi féroces qu'on veut bien le dire. On croit que lorsqu'ils seront au pouvoir pour de bon ils vont tout piller et tout tuer; on ne les connaît pas; dans le fond ils sont doux et sans rancune, et la preuve c'est qu'ils viennent de nommer Sardou à l'Académie française.

Certes, Sardou est un homme de grande valeur, il est lettré, ce qui n'est pas le défaut ordinaire des auteurs dramatiques. Il a fait vingt pièces qui ont eu un succès prodigieux; sa forme est pure, sa langue élégante, et beaucoup sont de la docte assemblée qui ne seraient point capables de penser et d'écrire une des belles tirades de *Patrie* ou de la *Haine*.

Mais vous vous tromperiez singulièrement si vous pensiez que Sardou a été nommé pour son mérite.

Sardou a été nommé pour cette seule raison qu'il a fait *Rabagas*.

Rabagas, ce n'est pas mal, mais enfin ce n'est pas un chef-d'œuvre.

Entre *Rabagas* et le *Cid*, il n'y a pas de comparaisons sérieuses à établir.

Voilà ce qui s'est passé.

Un républicain immortel, ou un immortel républicain comme il vous plaira, a été trouver ses collègues, et leur a tenu ce langage :

Les légitimistes vont voter pour le président du Sénat, parce qu'il est marquis d'Audiffret. Les orléanistes, parce qu'il est duc Pasquier; nous, nous allons voter pour Sardou. Sardou est un nom plébien qui fera bien, et puis il a fait *Rabagas*, ça rassurera les bourgeois qui, en nous voyant pardonner, penseront que nous sommes entrés dans une littérature d'apaisement.

Singulier temps que le nôtre!

Tout le monde félicite Sardou parce que M. Jules Simon lui a donné sa voix, et voilà, d'un autre côté, beaucoup de gens qui ne seraient pas éloignés de siffler Coquelin parce que M. Gambetta lui donne la main.

J'ai de bien grandes excuses à adresser à mes lecteurs. Pour la première fois de ma vie, je leur avais recommandé un cheval, *Jongleur*, une bête belle et vaillante, et voilà que ce cheval a trahi mon espoir; il s'est laissé vaincre comme un homme; il a été blabloulé.

Cette défaite n'a pas empêché la fête du grand prix d'être merveilleuse.

Quel beau soleil! Quelle belle foule! Mais aussi quelle chaleur!

Les Parisiens à pied, en voiture ou à cheval, ruisselaient comme des cascades ambulantes, et, au retour, les petites gens portaient leurs chapeaux au bout de leurs cannes sans avoir rien à acclamer.

Saint-Christophe, le cheval vainqueur du comte de Lagrange, a été traité avec assez de froideur; on ne s'attendait pas à sa victoire, qui a eu l'air d'un coup d'État tramé dans l'ombre.

Il a pour ennemis tous ceux qui avaient mis leur espoir et leur argent sur *Jongleur*, et ils étaient fort nombreux.

Voilà donc une brave bête qui a vaincu les Anglais, et qui n'aura des fumées de la gloire que juste ce qu'il faut pour vivre, et c'est bien assez.

Parmi les mille incidents de la journée, en voici un assez plaisant :

M^{lle} X., du théâtre du Vaudeville, assistait naturellement à la solennité. Après avoir montré sa belle toilette, au retour elle va dîner au café Anglais, et à huit heures elle se rend à son théâtre en maudissant la chaleur.

Après le premier acte, elle revient dans sa loge s'arroser de poudre de riz.

— Madame sait qu'elle a répandu de la bougie sur sa robe, dit son habilleuse; je dis cela à madame pour que madame ne m'accuse pas.

— Quelle robe?

— Celle que madame avait aujourd'hui.

— Ma robe d'aujourd'hui, qu'est-ce que tu chantes?

— Madame peut voir elle-même, la robe en est pleine, c'est une robe perdue.

— Impossible, je l'ai mise aujourd'hui pour la première fois; à midi, elle était encore chez Fouché, et nous avons dîné au jour; ici, il n'y a pas de bougie, c'est du gaz.

— Je ne dis pas le contraire, mais enfin madame peut voir par elle-même.

— Je vois.

L'artiste va reprendre son rôle et raconter à ses camarades la singulière aventure. On fait une enquête qui n'amène aucun résultat.

Enfin, le spectacle fini, l'artiste remet la robe tachée et prend son chapeau; mais tout à coup elle pousse un cri, son chapeau n'a plus de garniture : Au voleur!

L'habilleuse soutient que le chapeau n'avait pas de garniture, l'artiste se met en colère, et ce n'est qu'après une observation minutieuse qu'on découvre la fatale vérité.

Le chapeau était garni d'un paquet de fruits, savoir : deux prunes, des raisins, un citron et deux mandarines : le tout en cire.

Le soleil a fondu tout cela, de là les taches de la robe.

Le soleil, qui fait pousser les vrais fruits, s'est-il trouvé blessé de la concurrence, ou bien a-t-il voulu protester contre cette mode de mauvais goût qui consiste à placer sur de jolies têtes un véritable panier de jardinier?

Le soleil a peut-être commis ce forfait sans s'en apercevoir.

Un de nos jeunes confrères les plus estimés et qui s'est fait un nom dans les lettres avec une rapidité vertigineuse, M. Albert Delpit, vient d'avoir une assez singulière idée.

Comme les peintres, les sculpteurs, les architectes et les graveurs, il voudrait que les poètes eussent aussi un prix de Rome.

Au premier abord, cette idée paraît assez naturelle; mais, au second, elle paraît horrible.

Les poètes sont aussi intéressants que les autres artistes, cela va de soi, mais que leur situation est différente!

En France, tout le monde fait des vers et personne n'est poète.

Si l'on excepte cinq ou six individualités qui tiennent encore d'une main vaillante le drapeau étoilé, il ne reste qu'une armée de versificateurs qui publie, bon an mal an, deux ou trois millions de vers qui ne sont ni bons ni mauvais.

Ça ne fait de mal à personne, assurément, pas plus que les trois mille toiles qu'il faudrait supprimer du Salon.

Pour faire une statue, il faut au moins six mois; il faut autant de temps pour faire une grande toile, et une année suffit à peine pour achever une gravure.

En envoyant à Rome des artistes ayant déjà prouvé beaucoup, on a eu deux buts bien différents. Le premier, le plus apparent, a été de donner à des jeunes gens, riches ou pauvres, le devoir ou la possibilité d'aller s'inspirer des grands maîtres, de fouler la terre classique des beaux-arts.

Le second, le plus sérieux, a été de créer une école qui conserve, sinon les grandes traditions de l'art, du moins les traditions académiques, qui ne sont pas absolument étrangères les unes aux autres.

Or, à quoi servirait, je vous le demande, de conserver les traditions des maîtres italiens puisque nous avons des maîtres français? Pour être logique, il faudrait donner aux jeunes poètes le prix de Rouen et les envoyer lire et commenter Corneille en Normandie.

D'un autre côté, il y aurait de la barbarie d'imposer aux jeunes inspirés ces traditions académiques qui flottent entre la rigidité de Boileau et la naïveté de Baour-Lormian.

~ Je vois encore Alphonse Daudet arrivant à Paris il y a dix-sept ans, apportant sous son bras le petit volume des *Amoureuuses*.

Voyez-vous ce pauvre enfant, encore loin de ses vingt ans, entrant en loge pour composer une ode sur ce sujet :

« Les Phéniciens découvrent l'art de la navigation. »

Certes, Daudet s'en serait tiré à son honneur s'il avait voulu s'en donner la peine; mais tout porte à croire que l'auteur de *Jack* aurait répondu :

— Des prunes.

~ Vous figurez-vous M. Albert Delpit arrivant lui aussi presque enfant, après la guerre, les mains remplies de stances patriotiques, de strophes émouvantes et obligé de concourir sur ce sujet :

« Anxiété d'Orphée descendant aux enfers pour en retirer sa chère Eurydice. »

M. Delpit, c'est certain, serait sorti triomphant de l'épreuve; mais, en vérité, on doit se réjouir qu'il ne l'ait pas subie.

L'art en général a des traditions et des secrets; il n'a pas de règles fixes.

La poésie a des règles fixes d'une si grande simplicité qu'il n'est pas de Français aujourd'hui qui n'ait un sonnet dans sa poche.

Donc faire des vers, ce n'est rien; mettre quelque chose dedans, voilà la grande difficulté.

Or, ceux qui n'ont rien dans leur sac ne le rempliraient pas plus à Rome qu'ailleurs.

~ L'art qui se rapproche le plus de l'art poétique, c'est certainement l'art musical. Eh bien, je pense qu'on ne serait pas éloigné de supprimer le prix de Rome pour les musiciens.

Si l'on ne le supprime pas, c'est qu'en France on ne supprime rien; on est long à décider quelque chose; mais une fois la chose adoptée, on en a pour longtemps. Mais il est avec l'administration des accommodements: on commence à dispenser les musiciens des deux ou trois dernières années de Rome, et ils ne s'en portent pas plus mal.

Il est encore un autre argument et celui-ci est sérieux :

Depuis longtemps des concours de poésie sont institués en France; quel est le poète qui doit à ces efforts académiques une heure de succès?

~ Pendant que le révérend père Caffinet, victime d'un misérable accident de chemin de fer, mourait au milieu de la sympathie générale, l'âme calme et sereine, comme il convient à un homme qui a traversé les mers et bravé mille dangers pour répandre la parole de Dieu; au même moment presque, mourait, au château d'Angerville, un désespéré qui portait un grand nom.

Un nom trop grand qui avait écrasé sa mince individualité: Il s'appelait Arthur Berryer, et était le fils du grand orateur. Son père l'avait passionnément aimé lorsqu'il était enfant. Quelles espérances n'avait-il pas dû mettre sur cet enfant, qui, d'ailleurs, dans sa jeunesse, avait donné toutes

les espérances! mais en grandissant il les avait reprises.

C'est que chez nous il est bien difficile d'être le fils d'un grand homme, et je ne vois guère qu'Alexandre Dumas qui ait su opérer ce tour de force. Mais demandez-lui ce que ça lui a coûté de courage, de persistance et de volonté!

Berryer fils avait un léger bégayement qui l'avait éloigné du barreau. Il se destina à la médecine, mais il n'eut pas le courage d'attendre; il avait pensé que le nom de son père lui ouvrirait toutes les portes. Il avait eu raison; mais il ne suffit pas qu'une porte soit ouverte une fois, il faut savoir la tenir entrebâillée.

Arthur était né dissipateur, et son père était pauvre. Toute sa vie fut une lutte où le grand homme tomba avant le petit.

Arthur Berryer, après avoir subi bien des humiliations et n'ayant plus que le nom de son père, dont il avait tant usé, se retira au château d'Angerville, attendant la mort de sa tante, la duchesse Riario Sforza, pour se précipiter sur ses millions. Hélas! la duchesse mourut et laissa ses millions à une femme de chambre. Oh! les femmes de chambre! qui écrira jamais le mal qu'elles ont fait! Mais on a besoin d'elles pour faire les lits, et l'on devrait bien modifier ainsi le proverbe « comme on fait faire son lit, on se couche. »

Deçu dans son dernier espoir, Arthur Berryer ce serait, dit-on, empoisonné.

~ Mon très-excellent confrère Octave, qui est sans contredit le plus spirituel des chroniqueurs, vient d'ouvrir une campagne contre la nouvelle ou plutôt contre la vieille mode des mitaines, que les dames viennent de remettre sur l'eau.

Confrère Octave, vous avez tort, la mitaine de dentelle noire n'est point ridicule, elle fait merveilleusement valoir la blancheur de la main, et pour peu que les doigts soient effilés et les ongles longs, la mitaine est charmante.

Aujourd'hui, que suivant la détestable mode anglaise les femmes donnent la main à tout le monde, la mitaine est certainement un non-sens, mais si les dames la remettent au jour c'est qu'elles ont l'intention arrêtée, croyez-le bien, de ne plus prodiguer leur main au premier venu; le diable n'y perdra rien, vous pouvez être tranquille.

~ Au dix-huitième siècle, les bourgeoises portaient des mitaines blanches, et j'avoue que cela devait être horrible; mais les mitaines noires des grandes dames étaient des chefs-d'œuvre, si j'en crois la description que M^{me} l'abbesse d'Orchères-sur-Escant fait de celles que sa cousine, l'adorable et fantasiste comtesse d'Egmont, portait au convoi de la reine de Portugal :

« ... A cet ajustement royal, M^{me} d'Egmont avait ajouté des mitaines de dentelle d'Herouville qui lui prenaient le bras jusqu'à la moitié et arrivaient à la jointure du pouce; outre que la dentelle en était merveilleuse de finesse, la comtesse, qui est fort adroite dans les inventions qui la peuvent embellir, avait fait broder par M^{lle} de Theulé, qui excelle dans les travaux d'aiguille, les armes de Bragance au naturel. Si vous voulez bien considérer que le champ était figuré par un semé de rubis et les pièces de l'écu, les supports, la couronne et les lambrequins par les pierres les plus précieuses, vous ne vous étonnerez pas de l'admiration produite par la belle main de votre adorable nièce. On a trouvé le procédé très-flatteur pour madame, qui va, dit-on, épouser le veuf; le roi a félicité la comtesse le plus gracieusement du monde. Le maréchal était aux anges. On pense que c'est lui qui a soufflé cette idée à sa fille... »

Confrère Octave, que dites-vous de ces mitaines? Pour moi, je les préfère à tous les gants Jouvin du monde.

~ Il m'est passé la fantaisie de savoir ce que Paris faisait le 10 juin 1777, c'est-à-dire cent ans avant le grand-prix.

Eh bien, Paris ne faisait rien.

L'événement du jour avait été la représentation

d'un des théâtres de la foire, que M. de Sartine avait bien voulu honorer de sa présence.

Les comédiens, prévenus d'avance, avaient éprouvé la joie la plus vive: dans ce temps-là, le préfet de police n'avait pas sa loge dans tous les théâtres de Paris.

La troupe s'assembla et convoqua le ban et l'arrière-ban de ses auteurs ordinaires et extraordinaires, afin de rendre honneur à M. de Sartine, qui lui donnait une aussi grande preuve de bienveillance.

On se concerta secrètement, et voilà quel fut le fruit de la conspiration :

Aussitôt le ministre de la police placé, la toile se leva et le doyen de la troupe annonça que, pour reconnaître la bonté de Son Excellence, les comédiens allaient donner un intermède qui n'était pas annoncé.

L'intermède représentait, ou était censé représenter une place où toute la Grèce des temps anciens venait danser de la façon la plus galante; entre deux danses, on voyait apparaître Diogène. Le philosophe disait quelques vers, naturellement, et regardait avec attention chaque spectateur sous le nez.

Le public suivait ce manège avec beaucoup de curiosité. Arrivé devant M. de Sartine, Diogène s'arrêta. L'étonnement éclata sur son visage; cet étonnement alla jusqu'à la stupéfaction, mais enfin, voyant bien qu'il ne se trompait pas, Diogène ne fit ni une ni deux, il éteignit sa lanterne: Il avait trouvé un homme!

La salle éclata en applaudissements; M. de Sartine, salua avec une satisfaction non déguisée, et pendant huit jours la cour et la ville admirèrent la délicate courtoisie des comédiens de la foire.

~ On vous a souvent raconté ces coquilles typographiques que le hasard rend quelquefois si originales.

L'autre jour, je lisais l'annonce d'une propriété à vendre en Suisse. Après avoir énuméré les mérites et les dimensions de la propriété, l'annonce ajoutait: « Cette terre, qui est dans le rognon de la Suisse, rapporte 8,000 fr. » Rognon! Je devais avoir mal lu. Rognon! qu'est-ce que cela voulait dire? Eh bien, non, les typographes n'étaient pour rien dans l'affaire. Il paraît que les fils de Guillaume Tell disent, en parlant d'un certain endroit, le rognon de la Suisse, comme nous disons le jardin de la France en parlant de la Touraine.

Rognon c'est assez joli, mais tout bien considéré je préfère jardin.

~ Ce qui m'avait fait songer aux coquilles, c'est une petite mésaventure arrivée à Edmond Laurens, un jeune compositeur qui promet extrêmement. L'autre jour ce brave garçon fait paraître une mélodie qu'il a faite sur *Mignon* de Goethe, vous savez la chanson d'Alexandre Dumas :

Connais-tu le pays où les citrons fleurissent,
Où l'orange jaunit...

Il y a là une coquille d'Alexandre Dumas, parce que ce ne sont pas les citrons qui fleurissent mais bien les citronniers. Il est vrai que si l'on s'arrêtait à ces niaiseries on ne ferait jamais de chansons.

Mais il ne s'agit pas de ça.

Au troisième couplet il y a :

Connais-tu la montagne où l'avalanche brille,
Où la mule chemine en un sen ier bromieux,
Où l'antique dragon rampe avec sa famille...

Le jeune graveur lit, relit et ne comprend pas; enfin un éclair lui arrive, il s'écrie: « Ces auteurs sont-ils bêtes! » et il grave tranquillement :

Où l'antique dragon rampe avec sa payse...

En lisant cette formidable variante, Laurens court chez son éditeur. Trop tard, l'édition était enlevée.

Que dira la postérité?

JULES NORIAC.



Campement du 1^{er} bataillon du régiment de Chersonèse, au camp de Baniasa. — (Dessin de M. Féral, d'après le croquis de M. Dick.)



LA GUERRE. — Au camp de Baniasa. — Parc des équipages et des bagages de la 33^e division sous l'église.

(Dessin de M. Féral, d'après le croquis de M. Dick.)



L'ARMÉE RUSSE EN ROUMANIE. — Chanteurs d'un escadron de cosaques du Don. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

Lix

NOS GRAVURES

La Reine de Hollande

LA reine de Hollande qui vient de s'éteindre dans son palais du Bois, près de La Haye, était bien l'une des princesses les plus populaires qui fût en Europe. Et c'était à juste titre; car jamais physionomie plus noble et plus sympathique n'honora un trône de ses vertus.

Les savants vénéraient en elle une femme instruite, savante même, dont l'esprit distingué, le tact exquis, le goût parfait, ne furent jamais pris en défaut. Tous ceux qui l'approchaient vantaient son affabilité, sa bienveillance extrême et l'admirable simplicité qu'elle savait apporter dans toutes ses actions. Enfin les pauvres ou les malheureux ne se lassaient point de bénir sa bonté sans limites et son inaltérable bienfaisance.

Ces merveilleuses qualités étaient connues et appréciées de tous dans le pays qui l'avait adoptée; aussi semblait-il qu'il ne pût y avoir une fête toute simple, toute modeste qu'elle fût, sans que la reine s'y trouvât associée. Ouvrait-on une école, un hospice, un orphelinat, un établissement charitable, on venait demander à la souveraine d'assister à l'inauguration; jamais elle ne refusait; et bien souvent l'étranger, en passant dans une rue détournée, était tout surpris de voir un carrosse de la cour arrêté devant une maison de chétive apparence.

Tous ceux qui s'adressaient à elle dans leur peine, en recueillaient quelque adoucissement à leurs tourments ou à leurs chagrins. Elle était moins la reine que la mère de tout ce peuple hollandais qu'elle avait adopté à son tour. Elle avait su de la sorte se faire adorer d'une nation chez laquelle cependant les princes sont rarement appréciés à leur juste valeur.

Le deuil dans lequel le pays tout entier est plongé en ce moment en dit plus là-dessus que tout ce que je pourrais ajouter; permettez-moi donc de terminer cette courte notice par quelques détails biographiques.

Sophie-Frédérique-Mathilde était née à Stuttgart le 17 juin 1818. Elle était la plus jeune des deux filles que le roi Guillaume 1^{er} de Wurtemberg avait eues de sa seconde femme, Catherine Paulowna, veuve de Georges d'Oldenbourg et fille de Paul 1^{er}, empereur de Russie.

En 1839, elle avait épousé, à Stuttgart, le prince d'Orange, alors prince héritier (*erfprins*), qui est aujourd'hui le roi Guillaume. Le 18 juillet 1839, elle fit son entrée dans les Pays-Bas et fut reçue, à Arnheim, par le prince Alexandre, qui devait, quelques années plus tard, s'éteindre à Madère. En 1849, elle monta sur le trône de Hollande. A ce moment, elle avait trois fils; un d'eux, le prince Maurice, mourut en bas âge; les deux autres sont le prince d'Orange actuel, que tout Paris connaît bien, et le prince Alexandre, qui n'est guère venu en France que pour les besoins de son instruction et de sa santé, mais qui semble avoir hérité de cet esprit littéraire et de ce sens artistique que sa royale mère possédait à un si haut degré.

Bien que d'origine allemande, la reine de Hollande avait peu d'affection pour la Prusse. Une affinité d'intelligence et de goûts la portait vers la France. Elle était hautement appréciée par nos savants les plus illustres, qu'elle étonna bien souvent par la solidité de ses connaissances et la sûreté de ses appréciations.

A tous ces titres, elle méritait donc que la France s'associât à l'immense douleur qui plane en ce moment sur la Néerlande tout entière — H. N.

LA GUERRE

En Europe

L'ARRIVÉE du Czar à Plofesti est l'événement important de la semaine, parce que, selon toute probabilité, il doit être le signal des opérations sérieuses et du passage du Danube. Nous n'insisterons pas sur les détails de la réception faite à Alexandre II en Roumanie, et particulièrement à Bucharest, où l'enthousiasme était, paraît-il, indescriptible. Si la fête a eu un côté pittoresque quelcon-

que, nous aurons sûrement des croquis de notre correspondant spécial.

Le campement du régiment de Chersonèse et le parc des caissons de réserve au camp de Baniasa sont des croquis d'observation que notre collaborateur développe dans ses longues lettres au *Moniteur universel* d'une façon beaucoup trop technique pour un journal artistique.

Il importe peu, supposons-nous, à nos lecteurs de savoir que « les soldats russes campent sous la tente-abri, composée de six morceaux de toile et servant à six hommes; qu'en marche les tentes ne sont pas portées sur le sac, mais dans de petits arabas qui accompagnent chaque régiment; que devant chaque file de tente, cela se voit, du reste, les fusils sont déposés en faisceaux et qu'en arrière sont les sacs en peau avec leur petite poche à pain, la gamelle en cuivre et les bottes de rechange, etc., etc. »

Quant au costume des soldats du régiment de Chersonèse, régiment formé de vieux soldats à longues moustaches blondes, notre rédacteur *Bouton-de-Guêtre* n'oublie que ce dernier appareil, parce qu'ils n'en portent pas. Tient-on à savoir que « ces hommes sont vêtus de la longue capote grise, plissée à la taille, et sur les pattes rouges (!) de laquelle le n° 33 est brodé en chiffres jaunes (!). Par dessus sont croisées sur la poitrine les deux pattes du capuchon en laine jaunâtre. Au ceinturon sont accrochées les cartouchières, et le pantalon est enfoncé dans de hautes bottes montant jusqu'au genou, en cuir de Russie — bien entendu — souple et odorant (!). »

On comprendra que les yeux qui voient tous ces détails soient bien disposés à les croquer sur papier. Nous renvoyons donc nos lecteurs à nos gravures pour le reste. Les voitures des ambulances, les caissons de cartouches de réserve « sur lesquels flottent les fanions blancs » sont dessinés dans la position où les a vus M. Dick, et sans qu'il y manque un clou, sous l'église « en construction » de Baniasa.

Les chanteurs précédant un détachement de cosaques sont encore une des originalités de l'armée russe. Il paraît que la voix de ces musiciens, qui s'accompagnent de petits instruments comme le triangle et le tambour de basque, s'entend de très-loin et que les airs du pays en égayant la marche lui donnent plus d'énergie, tout en entretenant dans leur cœur la poésie du pays natal. Voir notre gravure pour les détails, qui prendraient une colonne de ce journal.

Ne pas oublier que le vêtement du cosaque est bleu, sa coiffure noire!

En Asie

Le combat de cavalerie, si désastreux pour les Turcs, relaté dans notre dernier numéro, s'est trouvé réduit, par les Russes eux-mêmes, à de très-petites proportions. Lisez quatre cents morts au plus au lieu de quatre mille. Néanmoins, maîtres d'Olli, pris sans coup férir, les Russes continuent leur mouvement sur Erzeroum, où Mouktar-Pacha, cours en retraite, semble vouloir les attendre.

L'Exposition universelle

MALGRÉ les bruits les plus malveillants et les plus antipatriotiques, l'ouverture de l'Exposition universelle demeure fixée au 1^{er} mai 1878, et si l'on en juge par l'activité déployée dans les immenses chantiers du Trocadéro, où le palais circulaire dessinera bientôt sa belle silhouette, aussi bien que dans ceux du Champ-de-Mars, où les travaux de maçonnerie sont presque terminés, on peut attendre sans crainte l'heureuse échéance.

Nous avons montré, il y a quelques mois, le grouillement des ouvriers dans la boue, au milieu des voitures, des chevaux et des machines fumantes d'un si pittoresque effet; aujourd'hui, nous donnons, telle que l'objectif de M. Billon l'a fixée, la vue de l'une des grandes nefs latérales du palais du Champ-de-Mars, dans son état actuel, avec ses caves profondes et ses armatures de charpentes gigantesques.

Nous n'avons pas voulu faire de l'art en publiant ce

sujet dans toute sa naïveté photographique, mais préciser le travail accompli. Si notre gravure manque aujourd'hui de vérité, c'est que le burin a été plus lentement que les grues et les ascenseurs qui ont presque terminé la galerie dont nous n'avons saisi que l'amorce. Avant toutes les merveilles que promet l'Exposition de 1878, nous avons le spectacle merveilleux de sa propre construction; on se demande comment ces petites bêtes noires ou blanches qu'on appelle des hommes, éparpillées sur le Champ-de-Mars, peuvent en si peu de temps faire sortir de terre des montagnes de maçonnerie et des forêts de fer pour les soutenir ou les couvrir.

Le Roi de Lahore

NOUS terminons aujourd'hui notre série sur l'opéra nouveau par trois décors du plus grand intérêt. — Le *Désert* du deuxième acte, avec ses horizons poudreux, son ciel chaud et ses tentes pittoresques du premier plan, est une des créations les plus heureuses de M. Chéret. Si, comme au diorama des Champs-Élysées, la toile de fond pouvait être circulaire au lieu d'être rectangulaire, ce qui produit quelques interruptions forcées, l'illusion serait complète de tous les côtés de la salle. C'est un essai à tenter un jour.

Le *Temple*, au cinquième acte surtout, est aussi très trouvé et porte bien la marque indienne; il est dû à MM. Rubé et Chaperon.

Quant au *Paradis d'Indra*, c'est un rêve indescriptible que l'imagination seule peut concevoir et qu'aucun art ne peut rendre. Il y a profusion de lumière dans le paradis que M. J.-B. Lavastre a voulu représenter à nos yeux prévenus; un peu d'ombre ne gênerait pas ce trop criard tableau.

Les belles couleurs étalées sur les belles danseuses par M. Eugène Lacoste sont également trop mêlées dans les ballets; encore un peu, et la scène de l'Opéra deviendrait un vrai kaléidoscope. On a souvent crié sur la parcimonie de M. Halanzier; ce n'est pas son défaut dans cette richissime mise en scène du *Roi de Lahore*; mais si un peu moins de lumière électrique et un peu moins de comparses dans son paradis pouvaient faire son affaire, l'art et le goût y gagneraient aussi.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XLIV

L'ENFANT QUI JOUAIT

Je regardais l'enfant qui jouait au soldat;
Un grand bussard de plomb soutenait le combat
Contre un petit lignard, peint de façon charmante,
Rude à l'attaque, avec la mine conquérante
Et le visage gai du gamin de Paris.

L'enfant les contemplant de son regard surpris,
Et gravement, ainsi qu'un général d'armée
Qui passe sans frémir à travers la fumée,
Il allait par la chambre, agitant de la main
Son sabre de bois blanc, tel qu'un guerrier romain.

Quand il eut bien serré son cheval... — une chaise!
Avec sa jambe nue, à la mode écossaise,
Et que l'heure revint d'apprendre la leçon,
Il se mit à chanter sa petite chanson,
En renvoyant coucher les soldats dans la boiserie;
Puis, tout à coup, tenant le sabre à la main droite,
Il me dit, l'œil fixé sur eux et les montrant :
— Tu m'y feras jouer, dis, quand je serai grand?...

— Tu joueras au soldat, mon enfant; sois tranquille!
Le fusil tira bien : c'est un jouet facile
Qu'à partir d'aujourd'hui chacun de nous apprend...
Tu joueras au soldat, va, quand tu seras grand!

ALBERT DESPIT.

COURRIER DU PALAIS

Histoire vulgaire d'un sabotier. — Les terres nues. — La soif vient en buvant. — La dernière soirée du ménage. — Quels sont les mobiles du crime? — Un nom malheureux. — Les explications de l'accusé. — Renvoyé à la médecine légale. — Autre maniaque. — Les suites d'un meurtre. — Ce qu'on appelle ingratitude. — Quand on n'a plus rien à faire. — Les héritiers pauvres. — Heurissement! — La place manque.

QUE penser de ce misérable sabotier qui vient de comparaître devant la cour d'assises de Seine-et-Marne? Jamais peut-être les présomptions, les indices d'aliénation mentale n'ont été plus nombreux, et jamais peut-être aussi n'ont-ils été balancés par un nombre au moins égal de circonstances qui tendraient à indiquer un esprit sain et logique... de la logique du mal, bien entendu. C'est un homme encore tout jeune; il s'est marié en 1874, il a une petite fille née en 1875, et sa femme, qui n'avait que dix-sept ans quand le mariage a été célébré, était sur le point de le rendre père pour la seconde fois. Elle s'était montrée bonne, douce, laborieuse, et elle avait apporté, — faut-il dire : malheureusement? — elle avait apporté une dot, des terres pour une valeur de 5,000 francs. Jusque-là, le sabotier avait fait volontiers des sabots qu'il vendait le plus facilement et le plus régulièrement du monde; il se grisait bien quelquefois, mais si rarement! Un beau jour, il trouve que les terres ne sont pas situées d'une façon commode pour l'exploitation, il imagine de les vendre pour en acheter d'autres; la vente est exécutée sur-le-champ; mais quand il a touché l'argent, le rachat se fait attendre; il ne travaille plus guère, il se promène beaucoup, surtout de cabaret en cabaret, et le petit capital s'envole. Il fait des dettes qu'il ne peut plus payer, il est poursuivi, il est réduit au désespoir, et il boit d'autant plus pour se consoler.

Enfin, au mois de février, il en est à sa dernière pièce de 2 francs; de faire des sabots il n'en est plus question; mais il emprunte des pistolets, de la poudre et des balles. Il charge les armes et les place à sa portée. Un soir, au mois de février dernier, il s'occupe beaucoup de son enfant, qui est indisposé, il va même lui chercher un médicament, il revient vers huit heures, pose un emplâtre au petit malade et reste assis auprès du berceau, il prend un livre et lit pendant que sa femme s'occupe des travaux du ménage. A onze heures, celle-ci se couche et s'endort; mais le sabotier continue sa lecture; c'est vers une heure du matin qu'il se lève, va chercher les pistolets, commence par faire feu sur sa femme qui passe d'un sommeil profond à la mort. Un second coup de feu part : c'est le père qui tue son enfant dans le berceau. Puis il laisse là les deux cadavres, se met en route pour Coulommiers, entre dans les cabarets, boit des verres d'eau-de-vie en racontant à qui veut l'entendre qu'il vient d'assassiner sa femme et sa fille et qu'il va se livrer à la justice. Cependant, comme il ne se presse pas, on court avertir la gendarmerie, qui s'empresse de venir au devant du coupable.

Ce sabotier s'appelle Moigneau, et l'on peut penser quel effet produisit dans le public ce nom qui rappelait le drame du puits de Bagneux, qui datait alors seulement de quelques jours.

Mais pourquoi a-t-il tué sa femme? Pourquoi a-t-il tué son enfant? Qui peut dire le mobile de ce double crime? A l'audience, Moigneau convient de tous les faits; mais, quand on lui demande quel était son but, il répond : Je ne sais pas! — Ah! si, pourtant, il a tué sa femme parce qu'elle manquait d'ordre et d'économie; mais il l'aimait bien tout de même. — Et votre enfant ne l'aimiez-vous pas? — Oh! si répond-il, mais j'ai voulu lui épargner le déshonneur! — Mais pourquoi ces précautions, ces soins pour une enfant que vous alliez tuer? — Ah! je ne savais pas que je la tuerais ce soir-là!

Enfin M. le président lui dit encore : Vous saviez bien que vous alliez être jugé et condamné? — Sans doute, répond-il, mais je ne savais pas si je serais condamné à mort ou aux travaux forcés.

C'est sur les réquisitions mêmes de M. le procureur général, déclarant que dans l'état de la cause, il lui serait impossible de soutenir l'accusation et qu'un

examen médical de l'accusé lui semblait indispensable que la Cour a renvoyé l'affaire à une prochaine session; et trois docteurs ont été commis pour examiner l'état mental de Moigneau.

Le 31 mars 1875, un autre maniaque, qui probablement devait l'affaiblissement de ses facultés aux mêmes causes que le sabotier dont je viens de parler, perdait subitement sa femme. Les querelles, les injures, et même les violences n'étaient pas choses rares dans ce ménage. Et pourtant les deux époux, à force de travail et d'économie avaient réalisé une fortune de 300,000 fr., ils avaient des valeurs industrielles et étaient propriétaires d'une grande cité dans le faubourg Saint-Antoine. Mais ils s'étaient retirés dans une petite maison située près de Montreuil, et Delaye n'ayant plus à travailler s'était mis à boire. Cependant le fait matériel de meurtre n'avait pu être établi et le mari Delaye était enfermé dans une maison de santé où il mourait quatre ou cinq mois après. Une ordonnance de non-lieu avait été rendue en sa faveur. Aujourd'hui un procès s'est élevé entre les héritiers de M^{me} Delaye et le curateur nommé à la succession du mari qui n'a pas d'héritiers. Les époux s'étaient fait donation de leurs biens et les demandeurs prétendaient faire déclarer nulle la donation de la femme, révocable d'abord pour cause d'ingratitude, et ensuite parce que la condition du prédécès de la donatrice ne s'était accomplie que par le fait du donataire. On comprend fort bien l'intérêt de cette demande, car si la donation est annulée, la succession de M^{me} Delaye en sera nécessairement accrue tandis que, dans le cas contraire, c'est l'Etat qui profitera des biens de Delaye décédé sans héritiers et intestat.

Le curateur répondait que le meurtre n'était pas établi, que du reste, il y avait ordonnance de non-lieu, qu'un rapport de médecine légale avait reconnu l'irresponsabilité de Delaye et que, dans tous les cas, un individu irresponsable ne pouvait pas être ingrat. Le tribunal de la Seine avait décidé dans ce dernier sens; mais la cour d'appel a infirmé le jugement du tribunal en déclarant dans son arrêt « qu'en dehors du meurtre dont Delaye avait été inculpé, et qui ne peut être attribué qu'à lui, son ingratitude s'était manifestée par de fréquentes violences envers sa femme; qu'une ordonnance de non-lieu ne constitue pas la chose jugée et que le docteur expert en concluant à l'irresponsabilité de Delaye au moment du meurtre n'a procédé que par inductions, n'ayant pu à l'époque du meurtre constater l'état de l'inculpé. »

La donation est donc définitivement nulle et on peut se féliciter de ce que le droit inflexible ait permis cette solution, car il paraît que les héritiers de feu M^{me} Delaye sont tous loin d'être dans l'aisance.

J'ai bien encore un joli exemple d'ingratitude à vous faire connaître; mais la place me manque et je pense, comme Regnard, que c'est le moment de s'arrêter. Donc à la semaine prochaine!

PETIT-JEAN.

BÉATRIX

(Suite)

UN mouvement involontaire de Roland lui fit lever les yeux, et elle aperçut à la fenêtre la belle figure du jeune homme, grecque par la régularité des lignes, italienne par le feu du regard et la mobilité des traits, avec un reflet doré sur sa chevelure. En ce moment, sous sa pâleur marmoréenne, immobile comme une statue, il la contemplait, semblable à un jeune dieu planant dans les airs.

En se voyant surpris, Roland lui jeta machinalement le bouquet qu'il tenait à la main.

La jeune fille s'élança et le saisit au vol.

— Signorina, dit-il, ce sont de pures et innocentes fleurs. Daignez les accepter de la main d'Orlando Guasconti.

— Qu'elles soient les bienvenues, seigneur, répondit Béatrix d'une voix qui sortit comme un flot d'harmonie mélodieuse, douce comme une flûte arcadienne, et, d'un air qui tenait à la fois de la joie

de l'enfant et du plaisir de la femme. J'accepte votre présent, et je voudrais, en échange, vous offrir cette fleur de pourpre; mais elle est trop légère pour qu'elle puisse arriver jusqu'à vous. Ainsi donc, seigneur, il faudra vous contenter de mes remerciements.

Et, le saluant d'un geste gracieux, comme surprise d'être sortie de sa réserve virginale pour répondre à la galanterie d'un étranger, elle s'éloigna rapidement. Lorsqu'elle fut sur le point de disparaître sous les arceaux gothiques, elle se retourna encore pour adresser un dernier salut à Roland, et il lui sembla que son bouquet commençait déjà à se flétrir dans la main de Béatrix. Mais, à cette distance, comment pouvait-il distinguer une fleur fraîche d'une fleur fanée?

Pendant les premiers jours qui suivirent cet incident, Roland évita d'ouvrir la fenêtre qui donnait sur le jardin du docteur Rapaccini, comme si ses yeux craignaient de rencontrer l'image de quelque monstrueux prodige. Il se demandait s'il n'était pas tombé sous l'influence d'un incompréhensible pouvoir qui le mettait aux prises avec cette étrange jeune fille. De quels éléments inconnus était-elle donc pétrie pour donner ainsi la mort aux êtres animés qui l'approchaient, et, comme les fabuleuses salamandres qui vivaient dans la flamme, ne pouvait-elle puiser la vie qu'au sein d'une atmosphère empoisonnée? Quel sang coulait dans ses veines, et par quelle horrible violation de la nature cette vierge séduisante pouvait-elle se nourrir de philtres mortels? En proie à ces pensées qui bouleversaient son cœur et sa tête, il ne se souvenait plus des paroles du docteur Baglioni.

Il était dans cette double alternative : fuir cette demeure maudite, quitter Padoue sur l'heure, ou bien, en voyant tous les jours Béatrix, s'accoutumer à ne voir en elle qu'une jeune fille comme les autres. Il n'avait pas l'âme assez forte, la tête assez froide pour la considérer comme un problème scientifique. Certes, l'expérience était belle. Il y avait là une source d'études curieuses et fécondes; mais s'il ne se sentait pas la force de supporter sans émotion la présence de cette jeune fille extraordinaire, il devait succomber infailliblement dans une lutte de tous les jours, que son imagination surexcitée rendait encore plus inégale.

Béatrix possédait-elle ou non le fatal pouvoir de semer la mort autour d'elle, une affinité directe avec les fleurs rouges, si meurtrières dans leur magnificence, comme semblaient le témoigner les phénomènes dont il avait été témoin? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait instillé dans tout son être un philtre subtil et violent auquel il n'avait plus l'énergie de se soustraire. Ce n'était pas de l'amour qu'il se sentait au cœur, bien que Béatrix eût entre toutes les femmes le don de l'inspirer, et que sa splendide beauté le rendit presque fou. Ce n'était pas non plus de l'horreur qu'il éprouvait pour elle-même, lorsqu'il s'imaginait que son âme était pénétrée de la même essence vénéneuse qui paraissait circuler dans son corps. Il flottait partagé entre ces sentiments contraires, si intimement unis et confondus qu'il n'aurait pu les séparer dans sa pensée, produit sauvage de l'amour et de l'horreur qui, réunissant ces deux passions mères, brûlait comme l'une et frissonnait comme l'autre. Il ne savait ni ce qu'il devait espérer ni ce qu'il devait craindre. La terreur et l'espérance se livraient dans son âme captive de terribles combats, remportaient alternativement la victoire et se relevaient, après chaque défaite, pour recommencer la lutte.

Une émotion peut être un bien pour l'homme, joie ou tristesse, lorsqu'elle est simple; mais l'horizon des rêves de Roland lui apparaissait tour à tour sombre ou brillant; et ce terrible mélange de deux émotions contraires, ce sinistre amalgame de lumière et de ténèbres allume les flammes lugubres des régions infernales.

Roland ne connaissait pas encore l'intensité et la profondeur de son amour. Un vague désir exaltait sa tête et brûlait le sang de ses veines; sa passion sans aliment dévorait son âme : elle était de celles qui ne lâchent pas leurs proies et qui ne pardonnent pas.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)



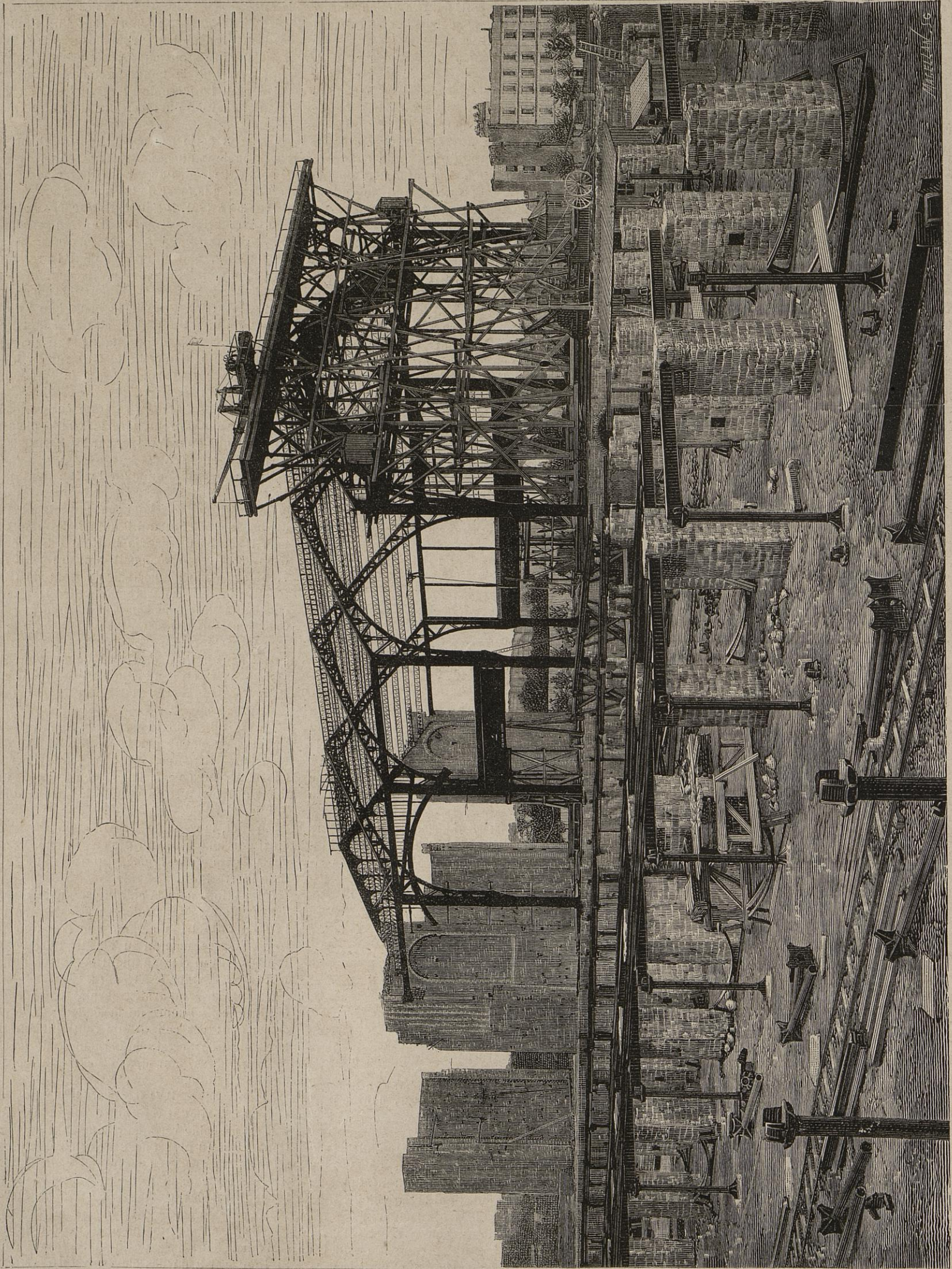
Es-tu l'Aurore ou la Rosée ?
 Es-tu la Nymphe du Printemps
 Par mille zéphyrs caressée
 Sous tes humides diamants ?

Ou bien la Nature immortelle,
 Parée de fleurs et de moissons,
 Dont la beauté se renouvelle
 Comme le Jour et les Saisons ?

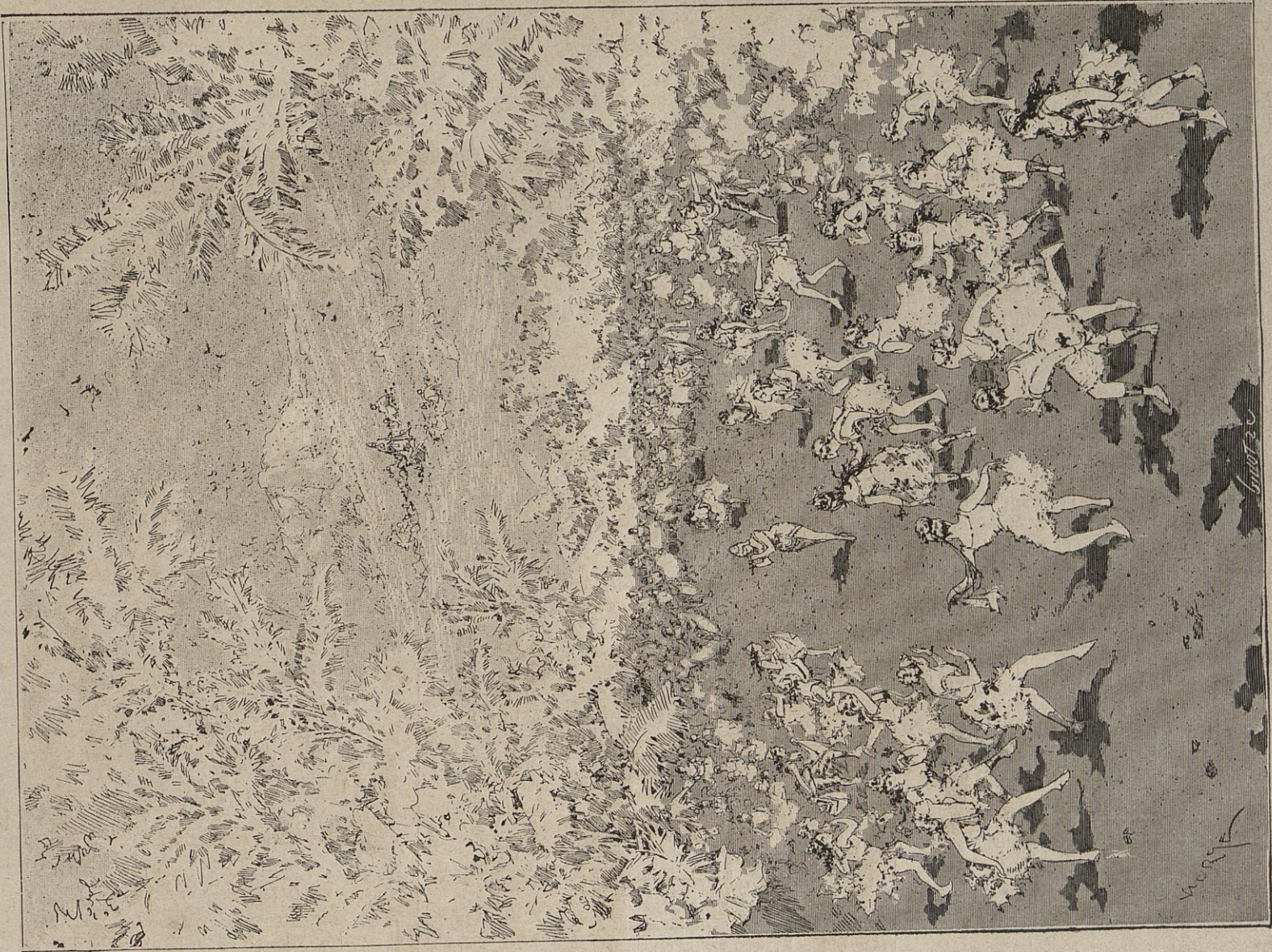
LE PRINTEMPS. — Composition et dessin de M. Daniel Vierge.



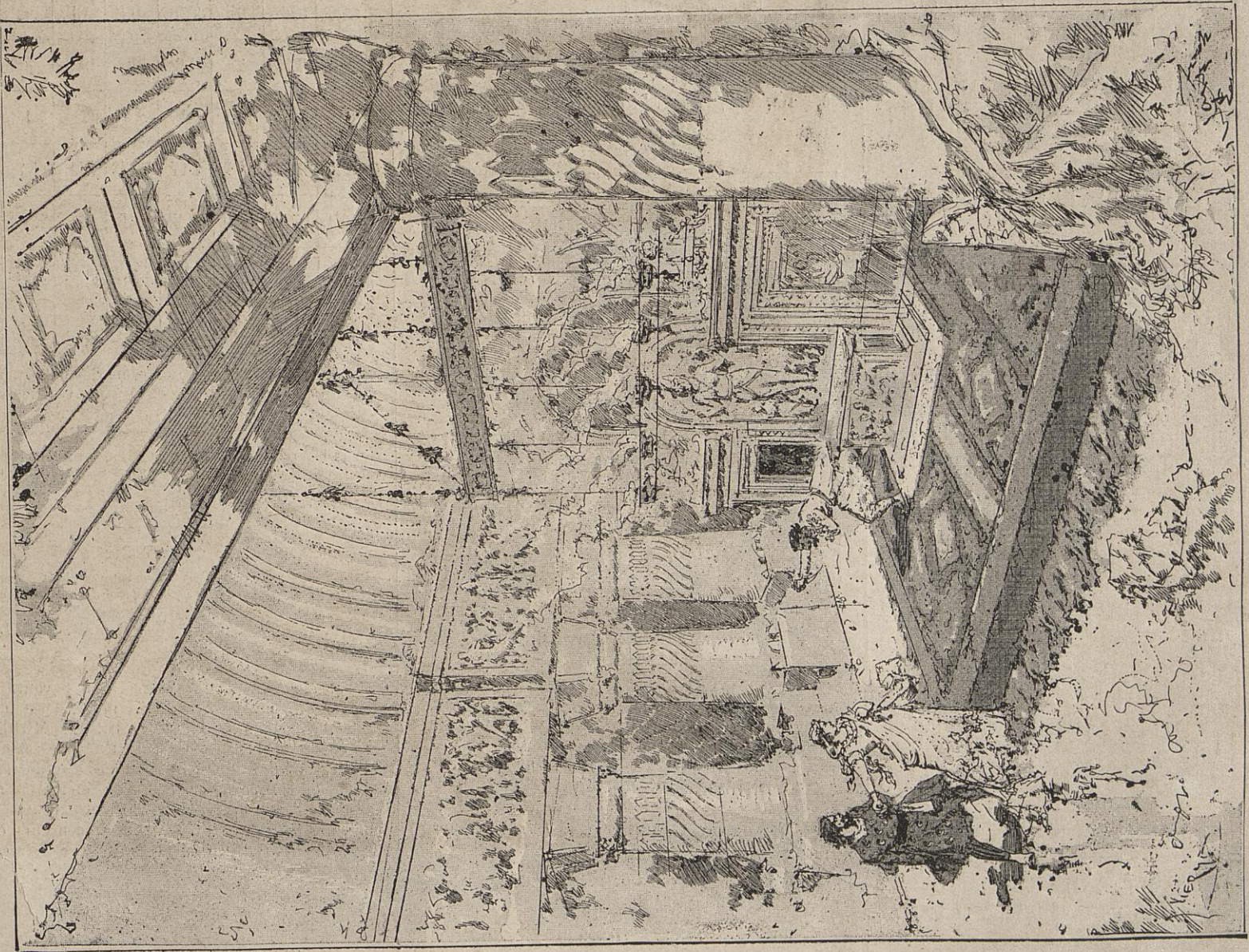
SALON DE 1877. — FUGITIFS. — Tableau de M. P. Glaize. — (Dessin de M. Péliassier.)



L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878. — État actuel de l'une des grandes galeries latérales du palais du Champs-de-Mars. — (D'après la photographie de M. Billon.)



Le paradis d'Indra (3^e acte).



Le temple (5^e acte).

LE ROI DE LAHORE A L'OPÉRA. — (Dessins de M. Viérgé.)



OPÉRA. — Le Roi de Lahore. — Le Désert (2^e acte).

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.
Concerts Dimanches et Jeudis, à trois heures.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.
Envoi de numéros sur demande affranchie.

CACHEMIRE DE L'INDE ^{par Robes, seul dépôt en Europe,}
^{l'Union des Indes, 1, r. Auber.}

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE
TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants: aloès, podophylle, jalap, scammonée, etc.: 2 fr. 50 la boîte.
Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7^e année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la **Société Française Financière**
(anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS: **3 FR. PAR AN**
Paris et Départements
Abonnement d'essai: 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE
un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF
Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit
accès de **GOUTTE et RHUMATISMES.** Toutes Pharmacies.
Mémoire médical gr^{at} et f^o. S'adr. Dépôt géo^l 4, r. de l'Echiquier, Paris


POUGUES ÉTABLISSEMENT THERMAL
ouvert du 1^{er} juin au 15 octobre.

Demandez partout **L'ASSOMMÉ** 4^e ÉDITION
André SAGNIER, éditeur, rue Bonaparte, 31, Paris. 3 fr. 50 1^{re}.

La plus ARSENICALE des Eaux minérales
BOURBOULE CHOUSSY
Contre ANÉMIES, Scrofules, Goutte, Diabète,
Dartres, Malies des Os, de Poitrine, etc.

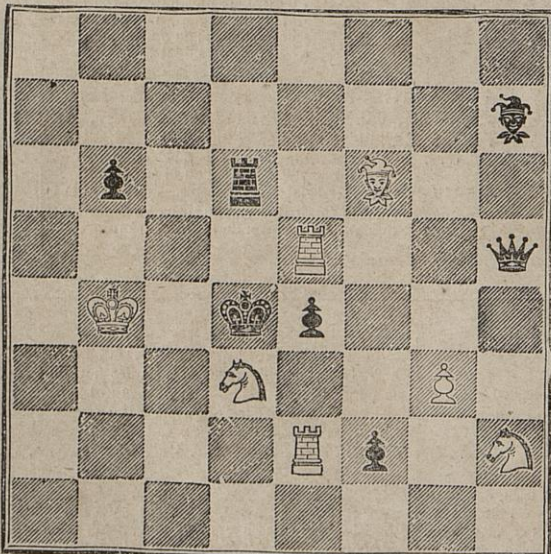
CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C^{ie}, 44, rue Lafayette.

LE VIN DE G. SEGUIN est ordonné dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. (Exiger la signature G. Seguin.)
— Paris, 378, rue Saint-Honoré.

 CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.
CHARBONNIER, fab^l, r. St-Honoré, 376. Assomption.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 660
COMPOSÉ PAR M. DÉLA SZÉRÉNY



Les Blancs font mat en trois coups.

- Solution du problème n° 658.
- | | |
|-------------------------|------------|
| 1. T 2 D | 4. P 4 R |
| 2. F 3 D | 2. P 5 R |
| 3. T 1 D | 3. P pr. F |
| 4. T 1 R, échec et mat. | |

Solutions justes: MM. le capitaine A.-G. Bouligny, du 143^e de ligne; Kassioff; Bosredon et Servièrre, au Bitter, à Marseille; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; L. de Croze; Em. Frau; Lansquenel; la Réunion des officiers, à Compiègne; Al. Charbonnet.

Autres solutions justes, quoique différentes de celle de l'auteur: MM. Quéval; le Cercle Echecs de Chalindrey; Daviot, café de Saône-et-Loire, à Bercy; le café Central, à Péronne; le Cercle de la Marine, à Indret; Marius Cantal; M. Géorgon; Guilleminet; le café Davier, à Carpentras; Boule d'or; Edm. Marquet, de Verrat-Cuba; le café Frot, à Charolles; le café Dumas, à Privas; Lansquenel; le cercle de Firminy; Rojare; un élève du Brahmin Moheschunder; le Cercle musical de Bordeaux; Ph. Niel, à Chauny; A. D. Dobricéano; le café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

Autres solutions justes du problème n° 657: M. Guillermet; le café Davier, à Carpentras. PAUL JOURNOUD.

Ont deviné le dernier rébus: MM. Gabrielle Loulou; musiciens; café Thévenard, à Tarare; café Talmard, à Tarare; Pied-à-l'Etrier; café Rousset, à Sens; Léon Hommez; café de la Concorde, à Dijon; Eugène Roberdey; café de Paris, à Vitry-le-François; un habitué du café Central, à Tarare; Martin Maraval; Prestat, brasserie alsacienne, à Versailles; cercle des Vendredistes; cercle d'Amplepuis; Kiki et Nounoute; Caroline B...; A.-T., de Saint-Etienne; Vitriers-Club, à Dax; A. C., à Oulmes; Léopold Dreneau; cinq employés de banque de Villefranche, au café; quelques Marseillais du café de la Croix-d'Or, à Chambéry; un de nos lecteurs, à Neuville; Auguste Bontoux; Petit Jules fils; Froment, à Cheylard; Ko-long-bô; Zozo et Zaza, de Waremme; Firmin Queheille, à Villeneuve-de-Marsan; un taulin de la boîte Harant; F. Guichon; café de la Martinique,

à Nantes; R. B.; M^{lle} Violette, à Voiron; le cercle du Commerce, à Saint-Jean-du-Gard; le cénacle du Louvre, à Aix-en-Pravence; Bougas et Monier.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Il est fort à désirer que la guerre se localise entre les Russes et les Turcs.

Le directeur-gérant: PAUL DALLOZ.

PARIS, — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.